

Gustave Flaubert
Cinq lettres d'Égypte
(1850)

Première lettre à Louis Bouilhet

Le Caire, samedi soir, 10 heures, 1^{er} décembre 1849

Je commence, mon cher vieux, par embrasser ta bonne tête et par souffler sur ce papier toute l'inspiration possible pour que ton esprit vienne vers moi. Je crois, du reste, que tu penses bougrement à nous, car nous pensons, nous autres, bougrement à toi et cent fois dans la journée nous te regrettons. Hier par exemple, mon cher monsieur, nous fûmes au broc... Mais n'anticipons pas sur les faits. À l'heure qu'il est la lune brille sur les minarets, tout est silencieux, de temps à autre aboient les chiens ; j'ai devant ma fenêtre, dont les rideaux sont tirés, la masse noire des arbres du jardin vue dans la clarté pâle de la nuit. J'écris sur une table carrée garnie d'un tapis vert, éclairé par deux bougies et puisant mon encre dans un pot à pommade. Près de moi, à environ dix millimètres, gisent mes instructions ministérielles qui m'ont l'air de vouloir torcher mon cul un de ces jours. J'entends derrière le refend le jeune Maxime qui fait ses dosages photographiques. Les muets sont là-haut qui dorment, à savoir Sasseti et le drogman ; lequel drogman, pour avouer la vérité, est un des plus fieffés maquereaux et ruffians et vieux bardaches qu'on saurait dire. Quant à ma seigneurie elle est revêtue d'une grande chemise de Nubien, en coton blanc ornée de houppes, et d'une coupe dont la description serait longue. Mon chef est complètement ras, sauf une mèche à l'occiput (c'est par-là qu'au jour du jugement Mahomet doit vous enlever), et couvert d'un *tarbouch* rouge qui casse pète de couleur rouge et m'a fait, les premiers jours, casse péter de chaleur. Nous avons des boules assez orientales. Max surtout est colossal, quand il fume le narguileh en roulant son chapelet. Des considérations de sécurité arrêtent notre élan de costume ; comme l'Européen est plus respecté en Égypte, ce ne sera qu'en Syrie que nous nous affublerons complètement. Et toi, pauvre vieux bougre aimé, que deviens-tu dans cette sale patrie à laquelle je me surprends parfois rêvassant avec tendresse ? Je songe à nos dimanches à Croisset quand j'entendais le bruit de la grille en fer, et que je voyais apparaître la canne, le cahier et toi... Quand reprendrons-nous nos interminables cause-

ries au coin du feu, plongés dans mes fauteuils verts... Où en est *Melænis* ? Et les pièces ? etc. etc. Envoie-moi des volumes. Jusqu'à nouvel ordre écris-moi au Caire, Égypte, et n'oublie pas de mettre sur l'adresse « Chargé de mission en Orient » ; en me répondant de suite j'aurai ta lettre vers la fin du mois. Je serai encore ici, d'où nous partirons vers le 1^{er} janvier pour notre voyage de la Haute Égypte et de la Nubie : ce sera l'affaire de trois mois environ. Mais toutes les lettres devront être adressées au Caire, de là le consul de France se charge de les faire passer où nous serons. Je n'ai pas encore vu les Pyramides. La semaine prochaine nous ferons une petite tournée aux environs dans laquelle nous verrons les Pyramides, Saccara, Memphis et le Motakam où j'espère tuer des hyènes ou quelque regnard [*sic*] dont je rapporterai la peau.

Je crois bien, homme intelligent, que tu ne t'attends pas à recevoir de moi une relation de mon voyage. C'est tout au plus si j'ai le temps de me tenir au courant de mes notes. Je n'ai encore rien écrit, ni même ouvert un livre, si ce n'est hier que j'ai lu trois odes d'Horace par divertissement en fumant mon chibouk. Je voudrais pourtant t'envoyer quelque chose qui aille te divertir dans ton logement de la rue Beau-voisine, entre Huart et les hiboux empaillés. D'un mot voici jusqu'à présent comment je résume ce que j'ai ressenti : peu d'étonnement de la nature, comme paysage et comme ciel, comme désert (sauf le mirage), étonnement énorme des villes et des hommes. Hugo dirait : « J'étais plus près de Dieu que de l'humanité. » Cela tient sans doute à ce que j'avais plus rêvé, plus creusé et plus imaginé tout ce qui est horizons, verdure, sables, arbres, soleil que ce qui est maison, rues, costume et visage. Ç'a été pour la nature une retrouvaille et pour le reste une trouvaille. Mais il y a un élément nouveau, que je ne m'attendais pas à voir et qui est immense ici : c'est le grotesque. Le vieux comique de l'esclave rossé, du vendeur de femmes bourru, du marchand filou est ici très jeune, très vrai, charmant. Dans les rues, dans les maisons, à propos de tout, de droite et de gauche on y distribue des coups de bâton avec une prodigalité réjouissante. Ce sont des intonations gutturales qui ressemblent à des cris de bêtes féroces ; et des rires par là-dessus, avec de grands vêtements blancs qui pendent, des dents d'ivoire claquant sous des lèvres épaisses, nez camus de nègres, pieds poudreux, et des colliers, et des bracelets ! Pauvre vieux ! Nous avons fait chez le pacha de Rosette un dîner où il y avait dix nègres pour nous servir : ils avaient des jaquettes de soie,

quelques-uns des bracelets d'argent, un négrillon nous chassait les mouches avec un plumeau en roseaux, nous mangions avec nos doigts, on apportait les mets plat à plat sur un plateau d'argent. Il y [en] eut environ une trentaine qui défila de cette façon. C'était dans un pavillon de bois, toutes fenêtres ouvertes sur des divans, en vue de la mer.

Une des plus belles choses, c'est le chameau. Je ne me lasse pas de voir passer cet étrange animal qui sautille comme un dindon, balance son col comme un cygne. Ils ont un cri que je m'épuise à reproduire. J'espère le rapporter — mais c'est difficile à cause d'un certain gargouillement qui tremblote au fond du rôle qu'ils poussent. Du reste j'en aurai peut-être assez du chameau ; car nous irons du Caire à Jérusalem par le désert et le mont Sinäï : c'est l'affaire de vingt-cinq jours au moins. Notre caravane se composera de douze chameaux. Vois-tu nos boules là-dessus ? Arrivés à Jérusalem nous en cuiderons peut-être crever de fatigue. Si le dromadaire se conduit avec moi comme la Méditerranée j'en aurai le dessus. Car vous saurez, mon cher Monsieur, que j'ai été le plus gaillard de tous les passagers, quoique la mer ait été chienne : on roulait, on dégoillait, c'était superbe. Tout le temps de la traversée, onze jours, j'ai mangé, fumé, blagué et été si aimable par mes histoires lubriques, bons mots, facéties, etc., que l'état-major m'adorait. Je crois que je repasserai sur le Nil *gratis*. J'ai acquis là cette conviction : que les choses prévues arrivent rarement. J'avais peur du mal de mer et je n'en ai eu brin ; il n'en fut pas ainsi de Maxime et du jeune Sassetti. Accoudé sur le bastingage, je contemplais les flots au clair de lune, en m'efforçant de penser à tous les souvenirs historiques qui devaient m'arriver, et ne m'arrivaient pas, tandis que mon œil, stupide comme celui du bœuf, regardait l'eau, tout bonnement. Plusieurs fois j'ai songé à Racine dans son cabinet, avec sa perruque et son habit XVII^e siècle, se creusant l'imagination pour arranger la plaine liquide avec la montagne humide, tous les bouillons qu'il voyait (en idée) et quel tranquille tohu-bohu cela faisait dans sa tête.

Si tu veux avoir une bonne idée de Malte, lis dans le livre de Maxime ce qu'il en dit. C'est fort exact. Appelle toute ta réflexion sur la *calessina* seulement et figure-toi dedans des mines d'abbés du bon vieux temps, en culotte courte, avec le chapeau pointu et dans la compagnie d'une dame.

Le matin du jour où nous avons abordé l'Égypte, je suis monté dans les hunes avec le maître de timonerie et j'ai aperçu cette vieille Égypte. Le ciel, la mer, tout était bleu. Le sérail du vieux pacha se détachait en blanc à l'ho-

rizon. Voilà ce que j'ai vu : en approchant de terre, du côté des catacombes et des bains de Cléopâtre, nous distinguâmes un homme à pied avec deux chameaux qu'il poussait devant lui. Dans le port quelques arabes assis jambes croisées sur les pierres péchaient à la ligne, de l'air le plus pacifique du monde. Nous avons passé à l'arrière d'un petit brick portant écrit le nom de *Saint-Malo* ; une bonne merde est tombée bruyamment dans l'eau, de la bouteille d'une frégate turque, et l'on a lâché les ancres. Toute une flottille de canots pleins de portefaix, de drogmans, de *cawas* des consuls s'est ruée autour de nous. Ça a été un bon charivari de paquets, de gueulades, on s'embrassait dans les longues pipes, dans les cordages, dans les turbans, on jetait les malles par-dessus le bord dans les canots, le tout assaisonné de coups de trique sur les épaules des fellahs. À peine avions-nous touché terre que déjà l'infâme Du Camp avait des excitations à propos d'une négresse qui puisait de l'eau à une fontaine. Il est également excité par les négrellons. Par qui n'est-il pas excité, ou pour mieux dire par quoi ?

À Alexandrie, dès le soir de notre arrivée, nous avons vu une procession aux flambeaux : on fêtait la circoncision d'un enfant. Des fanaux de résine éclairaient les rues sombres où la foule bigarrée se bousculait avec des cris. Ici au Caire nous avons assisté à des drôleries pareilles. Un de ces soirs derniers nous avons vu des dévots chanter les louanges d'Allah dans une noce. Rangés en parallélogramme, ils se dandinaient en psalmodiant d'une façon monotone. Un d'entre eux donnait le ton et jetait régulièrement des cris aigus. Les bouffons sont parfaits et les plaisanteries d'iceux du meilleur goût. Dans une espèce de farce [que] notre drogman nous traduisait tant bien que mal, il y avait ceci : c'était un médecin enfermé chez lui, on frappait à sa porte, il refusait d'ouvrir. « Qui est là ? — C'est... — Non. — Qui frappe ? — C'est... — Non. — Qui frappe ? — C'est une putain. — Ah, entrez ! »

Hier sur la place publique nous avons vu un escamoteur avec un enfant de sept à huit ans et deux fillettes. L'enfant était un aimable môme qui adressait à la foule des apostrophes de ce genre : « Donnez-moi cinq paras pour manger du miel en l'honneur du prophète, et je vous amènerai ma mère à baiser », et là-dessus on rit. « Je vous souhaite toute espèce de prospérités et surtout d'avoir un très long vit. » Dans une scène où il parlait à un homme sourd, après avoir essayé de se faire entendre en lui criant alternativement à chacune de ses oreilles, il s'est mis à la fin, et de désespoir, à lui

hurler dans le cul.

Demain nous devons faire une partie sur l'eau avec plusieurs putains qui danseront au son du tarbouch, avec des crotales, et leur coiffures de piastres d'or. J'essayerai que ma prochaine lettre soit moins décousue (j'ai été dérangé vingt fois dans celle-ci) et de t'expédier quelque chose qui en vaille la peine. Avant hier nous fûmes chez une femme qui nous en fit baiser deux autres. L'appartement délabré et percé à tous les vents était éclairé par une veilleuse. On voyait un palmier par la fenêtre sans carreaux, et les deux femmes turques avaient des vêtements de soie brochés d'or. C'est ici qu'on s'entend en contrastes, des choses splendides reluisent dans la poussière. J'ai baisé sur une natte d'où s'est déplacée une nichée de chats. Étrange coït que ceux où l'on se regarde sans pouvoir parler : le regard est doublé par la curiosité et l'ébahissement. J'ai peu joui du reste, ayant la tête par trop excitée. Ces cons rasés font un drôle d'effet. Elles avaient du reste des chairs dures comme du bronze, et la mienne possédait un admirable fessier.

Adieu pauvre bougre, pense à nous, écris-moi, écris quelquefois à ma mère (cela lui fera beaucoup de plaisir) et préviens-la dès que tu auras reçu de mes nouvelles. Nous t'embrassons, pioche raide, nous en aurons à dégoïser au retour ! Adieu, mille tendresses.

À toi

Gustave Flaubert

Numérote tes lettres.

4 décembre.

Post scriptum pour toi seul.

Le bouffon de Méhémet Ali, pour réjouir la foule, saisit un jour une femme dans un bazar du Caire, la posa sur le bord de la boutique d'un marchand, et là, la coïta publiquement, pendant que le marchand continuait à fumer tranquillement sa pipe.

Sur la route du Caire, à Choubra, il y avait il y a quelque temps un jeune drôle qui se faisait enculer publiquement par un singe de la forte espèce, toujours pour donner bonne opinion de soi et faire rire.

Dernièrement il est mort un marabout : c'était un idiot, qui partant pas-

sait pour saint, pour frappé de Dieu. Toutes les femmes musulmanes allaient le voir et le polluaient, si bien qu'il en est crevé d'épuisement. Du matin au soir, c'était une branlade perpétuelle. Ô Bouilhet, que ne l'étais-tu, ce marabout !

Quid dicis du fait suivant ? Il y a quelque temps, un santou (prêtre ascétique) se promenait ès les rues du Caire complètement nu, n'ayant qu'une calotte sur la tête et une calotte sur le vit. Pour pisser il défaisait sa calotte de vit, et les femmes stériles désireuses d'enfants allaient se mettre sous la parabole d'urine et se frottaient de ce liquide.

Adieu vieux bougre. J'ai reçu ce matin une lettre de ma mère. Elle est bien triste, la pauvre femme. Parle-lui de moi, etc. Je laisse tout à ton intelligence et à ta connaissance du cœur humain.

À toi
Gustave Flaubert

Deuxième lettre à Louis Bouilhet

Le Caire, 15 janvier 1850

Ce matin à midi, cher et pauvre vieux, j'ai reçu ta bonne et longue lettre tant désirée. Elle m'a remué jusqu'aux entrailles. J'ai mouillé. Comme je pense à toi, va ! inestimable bougre ! Combien de fois par jour je t'évoque — et que je te regrette ! Si tu trouves que je te manque, tu me manques aussi, et marchant le nez en l'air dans les rues, en regardant le ciel bleu, les moucharabiehs des maisons et les minarets couverts d'oiseaux je rêve à ta personne comme toi dans ta petite chambre de la rue Beauvoisine, au coin de ton feu, pendant que la pluie coule sur tes vitres et que Huart est là. Il doit faire froid à Rouen maintenant, de ce vieux bougre de froid embêtant. On a les pattes mouillées et on s'emmerde en pensant au soleil. Quand nous nous reverrons il aura passé beaucoup de jours. Je veux dire beaucoup de choses. Serons-nous toujours les mêmes, n'y aura-t-il rien de changé dans la communion de nos êtres ? J'ai trop d'orgueil de nous-mêmes pour ne pas le croire. Travaille toujours, reste ce que tu es. Continue ta dégoûtante et sublime façon de vivre. Et puis nous verrons à faire résonner la peau de ces

tambours que nous tendons si dru depuis longtemps. Je cherche partout à te rapporter quelque chose de chic. Jusqu'à présent je n'ai rien trouvé, si ce n'est que j'ai coupé à Memphis deux trois branches de palmier pour t'en faire des cannes. Je me livre beaucoup à l'étude de la parfumerie et à la composition des onguents. J'ai avant-hier mangé la moitié d'une pastille dont j'ai eu le corps échauffé pendant trois heures. Je cuidais avoir du feu à la langue. Je fréquente fort les bains turcs. J'ai dévoré les vers de *Melænis*. Voyons, calmons-nous. Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire. Je casse pète dans ce moment-ci. J'ai envie de te foutre une trépignée de coups de poing. Tout se heurte et s'embrouille dans mon cerveau malade. Tâchons d'y mettre de l'ordre.

Et d'abord je ne suis pas de ces gens qui ne tiennent point leurs promesses (ou à leurs promesses ?) Oui je l'ai dit. Je me le suis demandé, et tout haut encore ! C'était le matin. Le soleil se levait en face de moi, toute la vallée du Nil baignée dans le brouillard semblait une mer blanche immobile, et le désert derrière, avec ses monticules de sable comme un autre océan d'un violet sombre dont chaque vague eût été pétrifiée. Cependant le soleil montait derrière la chaîne arabique, le brouillard se déchirait en grandes gazes légères. Les prairies coupées de canaux étaient comme des tapis verts, arabesques de galons, de sorte qu'il n'y avait que trois couleurs : un immense vert à mes pieds au premier plan, le ciel blond-rouge comme du vermeil usé, derrière, et à côté une autre étendue mamelonnée d'un ton roussi et chatoyant. Puis les minarets blancs du Caire tout au fond, les canges qui passaient le Nil, les deux voiles étendues comme les ailes d'une hirondelle que l'on voit en raccourci, ça et là dans la campagne quelques touffes de palmiers. Oui c'est là, sur la pyramide de Chephren, au milieu de mes Arabes qui haletaient de m'avoir halé pour monter, et tout près de l'inscription « Humbert frotteur » que Max avait placée sans que je l'aie encore découverte que, recueillant toutes forces de mon âme et tourné vers l'Orient, je me suis demandé « Qui est-ce qui a le plus de moyens, de Pigny ou de Defodon ? » !!! Je l'ai répété, je l'ai crié aux échos. Il n'y a pas eu d'échos, et les vautours qui volaient autour de moi sont remontés plus haut, porter dans les cieux cette énigme éternelle.

Oui nous avons eu de bonnes balles aux Pyramides. La nuit, le vent tapait sur notre tente à grands coups sourds comme dans la voile d'un navire. Une fois nous nous sommes relevés à deux heures du matin. Les étoiles

brillaient, le temps était sec et clair, il y avait un chacal qui piaulait derrière la seconde pyramide. Nos Arabes étaient couchés dans des fosses qu'ils creusent dans le sable avec leurs mains pour dormir. Deux ou trois de leurs feux brûlaient. Quelques-uns, assis en cercle, fumaient leurs pipes, et parmi ceux-là un vieux chantait quelque chose de monotone qui avait un refrain (c'était traînard et chanté à demi-voix). Nous sommes entrés dans toutes les pyramides. Nous avons rampé sur la poitrine dans les corridors, glissant sur les crottes de chauves-souris qui venaient voltiger autour de nos flambeaux, et nous retenant du mieux que nous pouvions sur la pente glissante des dalles. Il y fait de 40 à 50 degrés de chaleur : on étouffe légèrement. Mais au bout de peu de temps on s'y fait. Dans les puits de Saccara nous nous sommes livrés au même exercice et nous en avons tiré quelques momies d'ibis qui sont encore dans leur pot. Du reste l'ascension des pyramides comme leur visite intérieure (cela est pourtant plus difficile) est une vraie niaiserie quant à la difficulté. Elles ont cela de drôle, ces braves pyramides, que plus on les voit plus elles paraissent grandes. Au premier abord, n'ayant aucun point de repère à côté, on n'est nullement surpris de leur taille. À cinquante pas, chaque pierre n'a pas l'air plus considérable qu'un pavé. Vous vous en approchez. Chaque pavé a huit pieds de haut et autant de large. Mais quand on monte, que l'on est arrivé au milieu, cela devient immense ; en haut on en est tout stupéfait. Le second jour, comme nous revenions (au soleil couchant) d'une course à cheval que nous avons faite derrière, dans le désert, en passant près de la seconde pyramide, elle m'a semblé tout à pic et j'ai baissé les épaules comme si elle allait tomber dessus et m'écraser. Celle-ci a son sommet tout blanchi par les fientes d'aigles et de vautours qui planent sans cesse autour du sommet de ces monuments, ce qui m'a rappelé ceci de *saint Antoine* : « Les dieux à tête d'ibis ont les épaules blanchies par la fiente des oiseaux ». .. Max répétait toujours (« Du côté de la Lybie ») : « J'ai vu le sphinx qui fuyait, il galopait comme un chacal. » À propos de répéter je ne prends pas un bain sans me redire ce vers dont tu ne comprends pas toute la finesse, ainsi que Trissotin :

Où Rome dans les eaux se plonge avant la nuit.

Ce vers-là ajoute au plaisir de mon bain : c'est comme une température plus chaude par-dessus la chaleur de l'étuve. Quant à ce vieux Sphinx qui est au pied des pyramides et qui semble les garder, nous sommes arrivés

dessus au triple galop. Et j'ai éprouvé là un bon vertige. Max était plus pâle que mon papier. C'est bougrement drôle, et difficile à faire comprendre. Ça avait été plus fort que moi. J'étais parti en avant, laissant tout là. Max m'avait rejoint sur le sable, et nous galopions comme des furieux l'œil tendu vers le Sphinx (Abou Elloul, « le père de la terreur ») qui grandissait, grandissait et sortait de terre comme un chien qui se lève. Aucun dessin que je connaisse n'en donne l'idée, si ce n'est une épreuve excellente que Max en a tirée au photographe [*sic*] : il a le nez mangé comme par un chancre, les oreilles écartées de la tête comme un nègre, on lui voit encore les yeux très expressifs et terrifiants, tout le corps est dans le sable. Devant sa poitrine il y a un grand trou, reste des déblaiements que l'on a essayés. C'est là devant que nous avons arrêté nos chevaux, qui soufflaient bruyamment pendant que nous regardions d'un regard idiot. Puis la rage nous a rempoignés et nous sommes repartis à peu près du même train à travers les ruines des petites pyramides, qui parsèment le pied des grandes.

On n'a pas tous les jours des émotions aussi pohê-tiques, dieu merci, car le petit bonhomme en pèterait.

À Memphis il n'y a plus rien, qu'un colosse couché sur le ventre dans une mare, beaucoup de palmiers et des tourterelles dedans. En en revenant j'ai trouvé sur la poussière un gros scarabée que j'ai empoigné et qui est piqué dans ma collection.

De Saltatoribus

Nous n'avons pas encore vu de danseuses : elles sont toutes en Haute Égypte, exilées. Les beaux bordels n'existent plus non plus au Caire. La partie que nous devions faire sur le Nil, la dernière fois que je t'ai écrit, a raté. Du reste il n'y a rien de perdu. Mais nous avons eu les danseurs. Oh ! Oh ! Oh !

C'est nous qui t'avons appelé ! J'en ai été indigné — et très triste. Trois ou quatre musiciens jouant des instruments singuliers (nous en rapporterons) se tenaient debout au fond de la salle de l'hôtel, pendant que sur une petite table un monsieur prenait son repas et que nous autres nous fumions nos pipes, assis sur le divan. Comme danseurs figure-toi deux drôles passablement laids, mais charmants de corruption, de dégradation intentionnelle dans le regard et de féminité dans les mouvements, ayant les yeux peints avec de l'antimoine et habillés en femmes, pour costume de larges panta-

lons, une veste brodée qui descend jusqu'à l'épigastre, tandis que les pantalons retenus par une énorme ceinture de cachemire pliée en plusieurs doubles ne commencent à peu près qu'à la motte, de sorte que tout le ventre, les reins et la naissance des fesses sont à nu, à travers une gaze noire collée sur la peau ; retenue par les vêtements inférieurs et supérieurs, elle se ride sur les hanches comme une onde, ténébreuse et transparente, à tous les mouvements qu'ils font. La musique va toujours du même train, sans arrêter pendant deux heures. La flûte est aigre, les tambourins vous retentissent dans la poitrine, le chanteur domine tout ; les danseurs passent et reviennent, ils marchent remuant le bassin avec un mouvement court et convulsif. C'est un trille de muscles (seule expression qui soit juste) : quand le bassin remue tout le reste du corps est immobile ; lorsque c'est au contraire la poitrine qui remue, tout le reste ne bouge. Ils avancent ainsi vers vous, les bras étendus en jouant des crotales de cuivre, et la figure sous leur fard et leur sueur plus inexpressive qu'une statue — j'entends par là qu'ils ne sourient point. L'effet résulte de la gravité de la tête en opposition avec les mouvements lascifs du corps. Quelquefois ils se renversent tout à fait sur le dos par terre, comme une femme qui se couche pour se faire baiser, et se relèvent avec un mouvement de reins pareil à celui d'un arbre qui se redresse une fois le vent passé. Dans les saluts et révérences leurs grands pantalons rouges se bouffissent tout à coup comme des ballons ovales, puis semblent fondre, en versant l'air qui les gonfle. De temps à autre, pendant la danse, le cornac ou maquereau qui les a amenés folâtre autour d'eux, leur embrassant le ventre, le cul, les reins, et disant des facéties gaillardes pour épicer la chose qui est déjà claire par elle-même. C'est trop beau pour que ce soit excitant. Je doute que les femmes vaillent les hommes : la laideur de ceux-ci ajoute beaucoup comme art. J'en ai gobé une migraine pour le reste de la journée. Et il m'a fallu deux ou trois fois aller pisser séance tenante, effet nerveux que j'attribue particulièrement à la musique. Je ferai revenir ce merveilleux Hassan el Bilbeis, il me dansera *L'Abeille* en particulier. Par un tel bardache ce ne doit pas être poires molles.

Puisque nous causons de bardaches, voici ce que j'en sais. Ici c'est très bien porté : on avoue sa sodomie et on en parle à table d'hôte. Quelquefois on nie un petit peu, tout le monde vous engueule et cela finit par s'avouer. Voyageant pour notre instruction et chargés d'une mission par le gouvernement, nous avons regardé comme de notre devoir de nous livrer à ce

mode d'éjaculation. L'occasion ne s'en est point encore présentée, nous la cherchons pourtant. C'est aux bains que cela se pratique : on retient le bain pour soi y compris les masseurs, la pipe, le café, le linge, et on enfile son gamin dans une des salles. Tu sauras que tous les garçons de bain sont bar-daches ; les derniers masseurs, ceux qui viennent vous frotter quand tout est fini, sont ordinairement de jeunes garçons assez gentils. Nous en avi-sâmes un tout proche de chez nous. Je fis retenir le bain pour moi seul, j'y allai : le drôle était absent ce jour-là ! J'étais seul au fond de l'étuve, regar-dant le jour tomber par les grosses lentilles de verre qui sont au dôme. L'eau chaude coulait partout. Étendu comme un veau, je pensais à un tas de choses et mes pores tranquillement se dilataient tous. C'est très voluptueux et d'une mélancolie douce que de prendre ainsi un bain, perdu dans ces salles obscures où le moindre bruit retentit comme un bruit de canon, tan-dis que les *kellahs* nus s'appellent entre eux et qu'ils vous manient et vous retournent comme des embaumeurs qui vous disposeraient pour le tom-beau. Ce jour-là (avant-hier lundi) mon *kellah* me frottait doucement. Arrivé aux parties nobles, il a retroussé mes boules d'amour pour me les nettoyer puis, continuant à me frotter la poitrine de la main gauche, il s'est mis à tirer sur mon vit et, le polluant par un mouvement de traction, s'est penché sur mon épaule en me répétant : *batchis, batchis* (ce qui veut dire « pour boire pour boire »). C'était un homme d'une cinquantaine d'années, ignoble, dé-goûtant

— vois-tu l'effet — et le mot *batchis, batchis*... Je l'ai un peu repoussé en di-sant *la', la'* — « non, non » —, il a cru que j'étais fâché et a pris une mine pi-teuse. Alors je lui ai donné quelques petites tapes sur l'épaule en répétant d'un ton plus doux *la, la*; il s'est mis à sourire d'un sourire qui voulait dire : « Allons ! tu es un cochon tout de même, mais aujourd'hui c'est une idée que tu as de ne pas vouloir. » Quant à moi j'ai ri tout haut comme un vieux roquentin. La voûte de la piscine en a résonné. Mais le plus beau c'était en-suite, quand dans mon cabinet, enveloppé de linges et fumant le *narguileh* pendant qu'on me séchait, je criais de temps à autre à mon drogman resté dans la salle d'entrée : « Joseph, le gamin que nous avons vu l'autre jour n'est pas encore rentré ? — Non Monsieur — Oh sacré de nom de Dieu », et là-dessus le monologue de l'homme vexé.

J'ai vu il y a huit jours un singe dans la rue se précipiter sur un âne et vouloir le branler de force. L'âne gueulait et foutait des ruades, le maître du

singe criait, le singe grinçait. À part deux ou trois enfants qui riaient, et moi que ça amusait beaucoup, personne n'y faisait guère attention. Comme je racontais ce fait-là à M. Belin, le chancelier du consulat, il m'a dit, lui, avoir vu une autruche vouloir violer un âne. Max s'est fait polluer l'autre jour dans des quartiers déserts sous des décombres et a beaucoup joui. Assez de lubricités.

Nous avons été, moyennant *batchis* toujours (le *batchis* et le coup de bâton sont le fonds de l'Arabe, on n'entend pas d'autre chose et l'on ne voit que ça), initiés psyllés. On nous a mis des serpents autour du cou, autour des mains. On a récité sur nos têtes des incantations, on nous a soufflé dans la bouche et presque fait langue fourrée. C'était très amusant. Les hommes qui exercent d'aussi coupables industries exécutent leurs jongleries, comme disait M. de Voltaire, avec une singulière habileté. À propos de M. de Voltaire, ce que tu me dis sur lui à propos de ta nuit passée à Mauny m'a ému : j'ai habité ce château pendant plusieurs mois, ayant deux ans et demi. Ce sont mes vieux souvenirs. Je me rappelle un rond de gazon, avec un maître d'hôtel en habit noir qui passait dessus, de grands arbres et un long corridor au bout duquel, à gauche, était la chambre où je couchais.

Quelle révolution que la nomination de Chéruel, comme on a dû en parler ! Le collège sera vide ! Quelle décadence ! Où est-il le gaillard assez intrépide pour oser monter dans sa chaire ? Ce sera comme Louis XVIII après Napoléon.

Et le mariage du fils Lormier ? De Lormier fils tâche de m'avoir de bons détails, hein ? Ce doit être bougrement fort.

Nous devisons avec les prêtres de toutes les religions. C'est quelquefois réellement beau comme poses et attitudes de gens. Nous faisons faire des traductions de chansons, de contes, de traditions — tout ce qu'il y a de plus populaire et oriental —, nous employons des savants. Cela est littéral. Nous avons de bonnes touches, beaucoup d'insolence, énormément de liberté de langage, le maître de l'hôtel où nous sommes trouve même que nous allons quelquefois un peu loin.

Un de ces jours nous allons nous livrer à la visite des sorciers — toujours dans le but de ces vieux mouvements.

Pauvre cher bougre, j'ai bien envie de t'embrasser, je serai content quand je reverrai ta figure. Hier en lisant tes vers j'ai exagéré mon exagération pour me faire plaisir et m'illusionner comme si tu étais là.

Dans la strophe « Enfin la tête basse... » je n'aime pas : « C'est une âme divine », pas plus que : « [...] qu'un double instinct domine ».

« Cependant sur les monts... », bon.

« Beau jeune, ivre d'amour et défiant les pleurs » sur botte [*sic*] assez — mais la rime qui suit me paraît facile.

Je ne sais que penser du fracas de Marcia : est-il de très bon goût ? En somme pourtant ça fait de l'effet ; du reste c'est peut-être intentionnel de sa part : il faut qu'elle gueule d'autant plus que la gueulade ne dure pas longtemps.

La boule de Marcius est superbe. Excellent.

« [...] Ma jeunesse lointaine

Accourt comme un fantôme au-devant de mes pas »

me paraît exquis comme grotesque contenu. Tout le mouvement de Paulus magnifique, très beau, très beau, très beau, jeune homme.

Comme il faut pourtant que la critique se mêle toujours à l'éloge, le serpent aux fleurs, l'épine aux roses, et la vérole au cul, je trouve que la rétrospection « Marcia, Melænis, la sorcière... »...

« Tout s'agitait ensemble au fond de son cerveau » rappelle quelque chose d'analogue au commencement du troisième chant, il est sur le mont Pincius, avant la rencontre de Mirax ? ? ?

« [...] là-bas sur le ciel noir.

Les pâtres, suspendus au versant des collines

Chantaient pour son hymen les strophes fascennines ;

Les villages dansaient, et Paulus aux abois,

Sous ses pieds, en passant, faisait craquer les noix

Dont on avait semé les routes Tiburtines. »

adorable, et tout le mouvement qui finit avec des sanglots :

« [...] faisait craquer les noix

Dont on avait semé les routes Tiburtines »

very good indeed, taiëb, comme [on] dit en arabe.

L'opinion du jeune Du Camp est que tu ailles lire *Melænis* à Gautier. Mais ne lui laisse pas tes cahiers, il est homme à les perdre : tiens-toi pour averti.

Va voir ma mère souvent, soutiens-la, écris-lui quand elle sera absente, la pauvre femme en a besoin. Tu feras là un acte de haut évangélisme, et comme étude tu y verras l'expansion pudique d'une bonne et droite nature.

Ah vieux bardache, sans elle et toi je ne penserais guère à ma patrie, je veux dire à ma maison.

Prends-tu toujours les petits ver[re]s avec le père Parain ? et Deshayes ? Védie ? Mulot ? L'illustre Huart ? Est-il toujours très exalté ? Quelle tête ! T'empiffres-tu bassement chez Caban ? Comme bassesse j'en vois ici de gentils exemples. C'est antique. Vive un gouvernement despotique pour ravaler la dignité de l'homme ! Miséricorde, quelles canailles que tous ces bougres-là !

Le soir, quand tu es rentré, que les strophes ne vont pas, que tu penses à moi et que tu t'ennuies appuyé du bout du coude sur ta table, prends un morceau de papier et envoie-moi tout, tout : j'ai mangé ta lettre et l'ai relue plus d'une fois.

En ce moment j'ai l'aperception [*sic*] de toi en chemise auprès de ton feu, ayant trop chaud, et contemplant ton vit. À propos, écris donc cul avec un *l* et non *cu*. Ça m'a choqué.

Adieu, je t'embrasse et suis plus que jamais maréchal de Richelieu, juste au corps bleu mousquetaire gris, régence et cardinal Dubois, sacrebleu.

À toi, mon solide
Ton vieux
Gustave Flaubert

Troisième lettre à Louis Bouilhet

13 mars 1850

À bord de notre cange, à 12 lieues au-delà de Syène.

Max exige que par pompe je date aussi ma lettre : par le 23° 39' de latitude Nord.

Nous sommes maintenant juste sous le Tropique. Mais je ne le vois pas.

Dans six ou sept heures nous allons passer sous le Tropique de ce vieux mâtin de Cancer. Il fait dans ce moment trente degrés de chaleur à l'ombre. Nous sommes nus pieds en chemise, je t'écris sur mon divan au bruit des *tarabouks* de nos matelots qui chantent en frappant dans leurs mains. Le soleil tape d'aplomb sur la tente de notre pont. Le Nil est plat comme un

fleuve d'acier. Il y a de grands palmiers sur les rives. Le ciel est tout bleu — ô pauvre vieux ! pauvre vieux de mon cœur !

Qu'est-ce que tu fais, toi à Rouen ? Il y a longtemps que je n'ai reçu de tes lettres ou, pour mieux dire, que je n'en ai encore reçu qu'une, datée de la fin de décembre, et à laquelle j'ai répondu immédiatement. Peut-être en ai-je une autre d'arrivée au Caire, ou qui est en route maintenant pour parvenir jusqu'à moi. Ma mère m'écrit qu'elle ne te voit guère souvent. Pourquoi cela ? Si ça t'embête trop, fais-le un peu, à cause de moi, et tâche de me dire qu'est-ce qui se passe dans ma maison, sous tous les rapports possibles. As-tu été à Paris ? Es-tu retourné chez Gautier ? Et Pradier, l'as-tu vu ? Qu'est-ce qu'est devenu le voyage en Angleterre à propos du conte chinois ? *Melænis* doit être parachevé ? Envoie-m'en la fin, infâme canaille. Je rogne souvent de tes vers, va, pauvre vieux bougre. J'ai besoin tout de suite de te faire une réparation éclatante relativement au mot « vagabond » appliqué au Nil :

« [...] que le Nil vagabond roule sur ses rivages ».

Il n'y a pas de désignation plus juste, plus précise ni plus large à la fois. C'est un fleuve cocasse et magnifique qui ressemble plutôt à un océan qu'à autre chose. Des grèves de sable s'étendent, à perte de vue, sur ses bords, sillonnées par le vent comme les plages de la mer. Cela a des proportions telles que l'on ne sait pas de quel côté est le courant. Souvent on se croit enfermé dans un lac. Ah mais ! Si tu t'attends à une lettre un peu propre, tu te trompes. Je t'avertis très sérieusement que mon intelligence a beaucoup baissé. Cela m'inquiète, ce n'est pas une plaisanterie, je me sens très vide, très aplati, très stérile. Qu'est-ce que je vais faire une fois rentré au gîte ? Publierai-je ? Ne publierais-je ? Qu'écrirai-je ? Et même écrirai-je ? L'histoire de *saint Antoine* m'a porté un coup grave, je ne le cache pas. J'ai essayé en vain de bâtir quelque chose du conte oriental. J'ai pensé pendant deux jours à l'histoire de Mycerinus dans Hérodote (ce roi qui baise sa fille) . Mais tout cela est parti comme c'était venu. En fait de travail je lis tous les jours de *l'Odyssée en grec*. Depuis que nous sommes sur le Nil j'en ai absorbé quatre chants. Comme nous reviendrons par la Grèce ça pourra me servir. Les premiers jours je m'étais mis à écrire un peu, mais j'en ai Dieu merci bien vite reconnu l'ineptie. Il vaut mieux être œil tout bonnement. Nous vivons comme tu le vois dans une paresse crasse, passant toutes nos journées couchés sur nos divans à regarder tout ce qui se passe, depuis les chameaux

et les troupeaux de bœufs du Sennahar jusqu'aux barques qui descendent vers Le Caire chargés de négresses et de dents d'éléphants. Nous sommes maintenant, mon cher Monsieur, dans un pays où les femmes sont nues ; et l'on peut dire avec le poète « comme la main ». Car pour tout costume elles n'ont que des bagues. J'ai baisé des filles de Nubie qui avaient des colliers de piastres d'or leur descendant jusque sur les cuisses, et qui portaient sur leur ventre noir des ceintures de perles de couleur : en se frottant contre elles, cela vous fait froid au ventre. Et leur danse ! Sacré nom de Dieu !!! Procédons par ordre cependant.

Du Caire à Benisouëf, rien de bien curieux, nous avons mis dix jours à faire ces vingt-cinq lieues à cause du *khamsin* (ou simoun) meurtrier qui nous a retardés. Rien de ce que l'on dit sur lui n'est exagéré : c'est une tempête de sable qui vous arrive. Il faut s'enfermer et se tenir tranquille. Nos provisions seules en ont beaucoup souffert, la poussière pénétrant jusque dans des boîtes de fer blanc fermées de force. Le soleil, ces jours-là, a l'air d'un disque de plomb, le ciel est pâle, les barques tournoient sur le Nil comme des toupies. On ne voit pas un oiseau, pas une mouche. Arrivés à Benisouëf, nous avons fait une course de cinq jours au lac Moeris. Mais comme nous n'avons pu aller jusqu'au bout, nous y retournerons, une fois revenus au Caire. Jusqu'à présent du reste nous avons vu peu de chose ; car nous profitons du vent pour aller au plus loin de notre voyage ; et c'est en revenant que nous nous arrêterons partout. Comme nous avons l'intention d'aller à Kosseïr, sur les bords de la mer Rouge, et à la grande oasis de Thèbes, il est certain que nous ne serons pas revenus au Caire avant la fin de mai, ce qui nous remet en Syrie, au mois de juin. Ainsi donc, jusqu'à nouvel ordre, écris-moi au Caire.

À Medinet el Fayoum nous avons logé chez un chrétien de Damas qui nous a donné l'hospitalité. Il y avait chez lui, logeant comme commensal habituel, un prêtre catholique qui m'a tout l'air de piner la dame du lieu. Ô les prêtres ! D'abord ils se nourrissent mieux que nous. Si celui-là ne se nourrissait pas mal, il buvait mieux. Sous prétexte que les musulmans ne prennent pas de vin, ces braves chrétiens se gorgent d'eau-de-vie. La quantité de petits verres que l'on siffle par confraternité religieuse est incroyable. Notre hôte était un homme un peu lettré. Comme nous étions dans le pays de saint Antoine, nous avons causé de lui, d'Arius, de saint Athanase, etc. Le brave homme était ravi. Sais-tu ce qu'il y avait de suspendu aux murs de

la chambre où nous avons couché ? Une gravure représentant une vue de Quillebeuf, et une autre une vue de l'abbaye de Graville. Cela m'a fait bien rêver. Quant au propriétaire, il ne savait pas ce que ces deux images figuraient. Quand on voyage ainsi par terre, le soir vous couchez dans des maisons de boue desséchées, dont le toit en cannes à sucre vous laisse contempler les étoiles. À votre arrivée le sheikh chez lequel vous logez fait tuer un mouton, les principaux du pays viennent vous faire une visite, et vous baiser les mains l'un après l'autre. On se laisse faire avec un aplomb de grand sultan, puis on se met à table, c'est-à-dire le cul par terre tous en rond autour du plat commun dans lequel on plonge les mains, déchiquetant, mâchant, et rotant à qui mieux mieux. C'est une politesse du pays, il faut roter après les repas : je m'en acquitte mal. En revanche je pète beaucoup et vesse encore plus.

De retour à Benisouëf nous avons tiré un coup (ainsi qu'à Siout), dans une hutte si basse qu'il fallait ramper pour y entrer ; on ne pouvait s'y tenir que courbé ou à genoux. On baisait sur une natte de paille, entre quatre murs de limon du Nil, sous un toit de bottes de roseaux, à la lueur d'une lampe posée dans l'épaisseur de la muraille.

Nous avons eu à un pays qui s'appelle Djebel Zeïr un tableau assez bon. Sur le haut d'une montagne dominant le Nil se trouve un couvent de coptes. Ils ont l'habitude, dès qu'ils aperçoivent une cange de voyageurs, de descendre de leur montagne, de se foutre à l'eau et de venir à la nage vous demander l'aumône. On en est assailli. Vous voyez ces gaillards tout nus descendre les rochers à pic, nager vers vous à toute force de jarret en criant tant qu'ils peuvent *batchis, batchis, carwadja christiani* (« Donnez-nous l'argent, monsieur chrétien »), et comme en cet endroit il y a beaucoup de cavernes, l'écho répète avec un bruit de canon : *carwadja, carwadja...* Les vautours et les aigles volent sur vos têtes, le bateau file sur l'eau avec ses deux grandes voiles étendues. En ce moment-là un de nos matelots (le grotesque du bord) dansait tout nu une danse lascive qui consistait à essayer de s'enculer soi-même. Pour chasser les moines chrétiens il leur a présenté son vit et son cul, en faisant mine de leur pisser et chier sur la tête (ils étaient cramponnés au bordage de la cange) ; les autres matelots leur criaient des injures avec les noms répétés d'Allah et de Mohammed. Les uns leur foudroyaient des coups de bâton, d'autres des coups de cordes, Joseph tapait dessus avec les pincettes de la cuisine. C'était un *tutti* de calottes, de vits, de culs nus, de gueulades et

de rires. On leur a donné quelque argent. Ils le mettent dans leur bouche et remontent chez eux par le même chemin. Si on ne leur administrait ainsi de bonnes rossées, on se trouverait assailli d'une quantité qu'il y aurait danger de faire chavirer la cange.

Ailleurs, ce ne sont plus les hommes qui viennent vous voir, mais des oiseaux : il y a à Sheik Saïd un santon bâti en l'honneur d'un saint musulman, où les oiseaux vont d'eux-mêmes déposer la nourriture qu'on leur donne. Cette nourriture sert aux pauvres voyageurs qui passent par là. (Nous autres, qui avons lu Voltaire, nous ne croyons pas à ça. Mais on est si arriéré ici ! On y chante si peu Béranger ! « Comment Monsieur, on ne commence pas à civiliser un peu ces pays ? L'élan des chemins de fer ne s'y fait-il pas sentir ? Quel y est l'état de l'instruction primaire ? ») Si bien que lorsqu'on passe devant ce santon tous les oiseaux viennent entourer le bateau et se poser sur les manœuvres... On leur émiette du pain, ils tournoient, gobent sur l'eau ce qu'on leur a jeté, et repartent.

J'ai fait à Keneh quelque chose de convenable et qui, je l'espère, obtiendra ton approbation : nous avons mis pied à terre pour faire quelques provisions et nous marchions tranquillement dans les bazars, le nez respirant l'odeur de santal qui circulait autour de nous, quand au détour d'une rue voilà tout à coup que nous tombons dans le quartier des garces. Figure-toi, ami, cinq ou six rues avec des maisons hautes de quatre pieds environ, bâties de limon gris desséché. Sur les portes des femmes debout, ou assises sur des nattes, les négresses avaient des robes bleu ciel ; d'autres en jaune, en blanc, en rouge — larges vêtements qui flottaient au vent chaud —, des senteurs d'épices avec tout cela ; sur leurs gorges découvertes de longs colliers de piastres d'or, qui font que lorsqu'elles se remuent, ça claque comme des charrettes. Elles vous appellent avec des voix traînantes : *carwadja, carwadja*. Leurs dents blanches luisent sous leurs lèvres rouges et noires ; leurs yeux d'étain roulent comme des roues qui tournent. Je me suis promené en ces lieux et repromené, leur donnant à toutes des *batchis*, me faisant appeler et raccrocher, elles me prenaient à bras le corps et voulaient m'entraîner dans leurs maisons. Mets du soleil par là-dessus. Eh bien, je n'ai pas baisé (le jeune Du Camp ne fit pas ainsi) exprès ; par parti pris, afin de garder la mélancolie de ce tableau et faire qu'il restât plus profondément en moi. Aussi je suis parti avec un grand éblouissement — et que j'ai gardé —, il n'y a rien de plus beau que ces femmes vous appelant. Si j'eusse baisé un autre

serait venu par-dessus — cela en aurait atténué la splendeur.

Je n'ai pas toujours mené avec moi un artistisme si troïque [*sic*]. À Esneh j'ai en un jour tiré cinq coups et gamahuché trois fois. Je le dis sans ambages ni circonlocutions. J'ajoute que ça m'a fait plaisir. Kuchuk Hanem est une courtisane fort célèbre. Quand nous arrivâmes chez elle (il était deux heures de l'après-midi) elle nous attendait, sa confidente était venue le matin à la cange escortée d'un mouton familial tout tacheté de henné (jaune), avec une muselière de velours (noir sur le nez) et qui la suivait comme un chien. C'était très farce. Elle sortait du bain. Un large tarbouch dont le gland éparpillé lui retombait sur ses larges épaules, et qui avait sur son sommet une plaque d'or avec une pierre verte, couvrait le haut de sa tête, dont les cheveux sur le front étaient tressés en tresses minces allant se rattacher à la nuque. Le bas du corps caché par ses immenses pantalons roses, le torse tout nu couvert d'une gaze violette, elle se tenait debout au haut de son escalier, ayant le soleil derrière elle et apparaissant en plein dans le fond bleu du ciel qui l'entourait. Une impériale bougresse tétonneuse, viandée, avec des narines fendues, des yeux démesurés, des genoux magnifiques, et qui avait en dansant de crânes plis de chair sur son ventre. Elle a commencé par nous parfumer les mains avec de l'eau de rose ; sa gorge sentait une odeur de térébenthine sucrée ; un triple collier d'or était dessus. On a fait venir les musiciens et l'on a dansé. Sa danse ne vaut pas, à beaucoup près, celle du fameux Hassan dont je t'ai parlé. Mais c'était pourtant bien agréable sous un rapport, et d'un fier style sous l'autre. En général les belles femmes dansent mal. J'en excepte une Nubienne que nous avons vue à Assouan. Mais ce n'est plus la danse arabe, c'est plus féroce, plus emporté, ça sent le tigre et le nègre.

Le soir nous sommes revenus chez Kuchuk Hanem. Il y avait quatre femmes danseuses et chanteuses aimées (le mot *almée* veut dire savante, bas-bleu). Comme qui dirait « putain », ce qui prouve, Monsieur, que dans tous les pays les femmes de lettres !!! La fête a duré depuis six heures jusqu'à dix heures et demie, le tout entremêlé de coups pendant les entractes. Deux joueurs de rebecs assis par terre ne discontinuaient pas de faire crier leur instrument. Quand Kuchuk s'est déshabillée pour danser, on leur a descendu sur les yeux un pli de leur turban afin qu'ils ne vissent rien. Cette pudeur nous a fait un effet effrayant. (Je t'épargne toute description de danse ; ce serait raté : il faut des gestes, pour vous la faire comprendre, et

encore j'en doute).

Quand il a fallu partir, je ne suis pas parti. Kuchuk ne se souciait guère de nous garder la nuit chez elle, de peur des voleurs qui auraient bien pu venir sachant qu'il y avait des étrangers dans sa maison. Maxime est resté seul sur un divan et moi je suis descendu au rez-de-chaussée dans la chambre de Kuchuk (je l'ai sucée). Nous nous sommes couchés sur son lit fait de cannes de palmier, une mèche brûlait dans une lampe de forme antique suspendue à la muraille. Dans une pièce voisine les gardes causaient à voix basse avec la servante, négresse d'Abyssinie qui portait sur les deux bras des traces de peste. Son petit chien dormait sur ma veste de soie.

Je l'ai sucée et baisée avec rage ; son corps était en sueur, elle était fatiguée d'avoir dansé, elle avait froid. Je l'ai couverte de ma pelisse de fourrure, et elle s'est endormie les doigts passés dans les miens. Pour moi je n'ai guère fermé l'œil : j'ai passé la nuit dans des intensités rêveuses infinies — c'est pour cela que j'étais resté — en contemplant dormir cette belle créature qui ronflait la tête appuyée sur mon bras (j'avais l'index pris dans son collier). Je pensais à mes nuits de bordel à Paris — à un tas de vieux souvenirs... et à celle-là, à sa danse, à sa voix qui chantait des chansons sans signification ni mots distinguables pour moi. Cela a duré ainsi toute la nuit. À trois heures je me suis levé pour aller pisser dans la rue, les étoiles brillaient. Le ciel était clair et très haut. Elle s'est réveillée, a été chercher un pot de charbon et pendant une heure s'est chauffée accroupie autour, puis est revenue se coucher et se rendormir. Quant aux coups ils ont été bons — le troisième surtout a été féroce — et le dernier sentimental. Nous nous sommes dit là beaucoup de choses tendres. Nous nous serrâmes vers la fin d'une façon triste et amoureuse.

Le matin à sept heures nous sommes partis. J'ai été (avec un matelot) chasser tout seul dans un champ de coton, sous des palmiers et des *gazis*. La campagne était belle. Des Arabes, des ânes, des buffles allaient aux champs. Le vent soufflait dans les branches des *gazis* — cela sifflait comme dans des joncs —, les montagnes étaient roses. Le soleil montait. Mon matelot allait devant moi, se courbant pour passer sous les buissons et me désignant d'un geste muet les tourterelles qu'il voyait sur les branches. Je n'en ai tué qu'une. Je n'en voyais pas. Je marchais poussant mes pieds devant moi, et songeant à des matinées analogues... à une, entre autres, chez le marquis de Pomereu, au Héron, après un bal. Je ne m'étais pas couché et le matin j'avais

été me promener en barque sur l'étang. Tout seul, dans mon habit de collègue. Les cygnes me regardaient passer. Les feuilles des arbustes tombaient dans l'eau. C'était peu de jours avant la rentrée ; j'avais quinze ans.

Dans l'absorption de tout ce qui précède, mon pauvre vieux, tu n'as pas cessé d'être présent. C'était comme un vésicatoire permanent qui démangeait mon esprit et en faisait couler le jus en l'irritant davantage. Je regrettais (ce mot est faible) que tu ne fusses pas là, je jouissais pour moi et pour toi, je m'excitais pour nous deux et tu en avais une bonne part, sois tranquille.

Comme nature ce que j'ai encore vu de mieux ce sont les environs de Thèbes. À partir de Kesneh l'Égypte perd son allure agricole et pacifique, les montagnes deviennent plus hautes et les arbres plus grands. Un soir, dans les environs de Denderah, nous avons fait une promenade sous les *dooms* (palmiers de Thèbes). Les montagnes étaient lie de vin, le Nil bleu, le ciel outremer et les verdure d'un vert livide. Tout était immobile : ça avait l'air d'un paysage peint, d'un immense décor de théâtre fait exprès pour nous. Quelques bons Turcs fumaient au pied des arbres avec leurs turbans et leurs longues pipes. Nous marchions entre les arbres.

À propos, nous avons vu déjà beaucoup de crocodiles. Ils se tiennent à l'angle des îlots, comme des troncs d'arbres échoués. Quand on en approche ils se laissent couler dans l'eau comme de grosses limaces grises. Il y a aussi beaucoup de cigognes, et de grandes grues qui se tiennent au bord du fleuve par longues files, alignées comme des régiments. Elles s'envolent en battant des ailes quand elles aperçoivent la cange.

Ici du reste, en Nubie, cela change. Il y a peu d'animaux, cela devient plus vide. Le Nil se resserre entre des rochers, lui qui était si large est maintenant resserré, par places, entre des montagnes de pierre. Il a l'air de ne pas remuer et se tient plat, scintillant au soleil.

Avant hier nous avons passé les Cataractes, ou pour mieux dire les cataractes de la première Cataracte, car c'est tout un pays. Des nègres nus traversent le fleuve sur des troncs de palmier en ramant avec les deux mains. Ils disparaissent dans les tourbillons d'écume plus rapidement qu'un flocon de laine noire jeté dans un courant de moulin, puis le bout de leur tronc d'arbre (sur lequel ils sont couchés) se cabre comme un cheval. On les revoit, ils arrivent à vous et montent à bord. L'eau ruisselle sur leurs corps comme sur les statues de bronze des fontaines.

La description de la manière dont on passe les Cataractes est trop longue — merde. Sache qu'un coup de gouvernail à faux casserait le bateau net sur les rochers. Nous avons environ quinze hommes pour haler sur notre bateau ; tout cela tire ensemble sur un long câble et gueule d'accord, en poussant de grands cris.

Nous sommes arrêtés dans ce moment faute de vent. Les mouches me piquent la figure. Le jeune Du Camp est parti faire une épreuve. Il réussit assez bien : nous aurons je crois un album gentil. Quant au vice il se calme. Il nous semble que j'hérite de ses qualités, car je deviens cochon. Je le sens profondément. Si le cerveau baisse, la pine se relève. Ce n'est pas pourtant que je n'aie recueilli quelques comparaisons — j'ai eu des mouvements. Mais comment les employer et où ? Je ne t'ai pas encore, selon la promesse que je t'avais faite, ramassé des cailloux du Nil, car le Nil a peu de cailloux. Mais j'ai pris du sable. Nous ne désespérons pas, quoique cela soit difficile, d'exporter quelque momie.

Écris-moi donc d'archi-longues lettres. Envoie-moi tout ce que tu voudras, pourvu qu'il y en ait beaucoup.

Dans un an à cette époque-ci je serai de retour. Nous reprendrons nos bons dimanches de Croisset. Voilà bientôt cinq mois que je suis parti. Ah ! je pense à toi souvent, pauvre vieux. Adieu, nous t'embrassons. Moi je te serre à deux bras, y compris tous tes cahiers.

À toi

Ton Gustave Flaubert

Si tu veux savoir l'état de nos boules nous sommes couleur de pipe cu-lottée, nous engraissons, la barbe nous pousse. Sasseti est habillé à l'égyptienne et le comique du sieur Maxime consiste à me répéter : « Tiens, tu me dégoûtes. » Il m'a l'autre jour pendant deux heures chanté du Béranger et nous avons passé la soirée jusqu'à onze heures à maudire ce drôle — hein ? Comme la *Chanson des Gueux* est peu faite pour les socialistes, et doit les satisfaire médiocrement.

Quatrième lettre à Louis Bouilhet

2 juin [1850], entre Girgeh et Siout

Et d'abord, mon cher Monsieur, permettez-moi l'hommage de mon admiration frénétique pour le morceau que tu [*sic*] m'as envoyé sur *Don Dick d'Arrah*. C'est taillé ! Voilà du style ! Sérieusement c'est fort beau : très beau, jeune homme, très beau. Je reprends, comme eût dit le père Magnier. Je reviens de le relire encore une fois et d'en rire comme trois cercueils ouverts. Il y a là des reprises et des mouvements de maître tout à fait crânes. Ce vieux Ri-ri-ri-richard ! Ça m'a donné une envie de boire de sa bière que la langue m'en pèle. Je vois le sable qui parsème le sol de l'établissement je l'entends qui craque sous les bottes. La salle doit être au rez-de-chaussée, basse, humide, sentir le moisi et avoir peu de lumière. Homme cruel, tu ne m'as pas dit où se fondait l'établissement ; ce doit être dans le bas de la ville, rue Nationale, ou rue de la Savonnerie plutôt ; à moins que ce ne soit à Saint-Sever, ce qui serait sublime. Oui, en voilà encore un qui s'établit, un qui est fixé, comme Lormier fils, ce grand homme, et nous, nous [sommes] encore bien loin d'être établis ni fixés, même à quelque chose. Quant à moi j'y renonce. J'ai beaucoup réfléchi à tout cela depuis que nous nous sommes quittés, pauvre vieux. Assis sur le divan de ma cange en regardant l'eau couler, je rumine ma vie passée avec des intensités profondes. Il me revient beaucoup de choses oubliées, comme des vieux airs de nourrices dont il vous survient des bribes... Est-ce que je touche à une période nouvelle ? Ou à une décadence complète ? Et du passé je vais rêvassant à l'avenir — et là je n'y vois rien, rien —, je suis sans plans, sans idée, sans projet, et ce qu'il y a de pire sans ambition. Quelque chose, l'éternel « à quoi bon ? », répond à tout et clôt de sa barrière d'airain chaque avenue. Je m'ouvre dans la campagne des hypothèses — on ne devient pas gai en voyage. Je ne sais si la vue des ruines inspire de grandes pensées. Mais je me demande d'où vient le dégoût profond que j'ai maintenant à l'idée de me remuer pour faire parler de moi. Je ne me sens pas la force physique de publier, d'aller chez l'imprimeur, de choisir le papier, de corriger les épreuves, etc. Et qu'est-ce que c'est que cela comparativement au reste ! Autant travailler pour soi seul : on fait comme on veut, et d'après ses propres idées, on s'admire, on se fait plaisir à soi-même... N'est-ce pas le principal ? Et puis, le public est si bête ? Et puis, qu'est-ce qui lit ? Et que lit-on, et qu'admire-t-on ? Ah, bonnes époques tranquilles, bonnes époques à perruques, vous viviez d'aplomb sur vos hauts talons et sur vos cannes. Mais nous, le sol nous tremble. Où prendre notre point d'appui, en admettant même que nous ayons le levier ? Ce qui

nous manque à tous, ce n'est pas le style, ni cette flexibilité de l'archet et des doigts désignée sous le nom de talent. Nous avons un orchestre nombreux une palette riche, des ressources variées : en fait de ruses et de ficelles, nous en savons beaucoup, plus qu'on n'en a peut-être jamais su. Non, ce qui nous manque, c'est le principe intrinsèque, c'est l'âme de la chose, l'idée même du sujet — nous prenons des notes, nous faisons des voyages, misère, misère, nous devenons savants, archéologues, historiens, médecins, gnaffes et gens de goût. Qu'est-ce que tout ça y fait ? Mais le cœur ? La verve, la sève, d'où partir et où aller. Nous gamahuchons bien, nous languotons beaucoup, nous pelotons lentement, mais baiser ! Mais décharger pour faire l'enfant ! J'ai lu la pièce d'Augier. C'est bougrement bête, voilà tout ce que j'en dis. Il y a même des choses du dernier serein — quelle tisane que l'Hippocrène de ce jeune homme ! Le feuilleton de Vacquerie a dû être bon. Tout cela m'emmerde. Oui, quand je serai de retour, je reprendrai, et pour longtemps je l'espère, ma vieille vie tranquille sur ma table ronde, entre la vue de ma cheminée et celle de mon jardin. Je continuerai à vivre comme un ours, me foutant de la patrie, de la critique et de tout le monde. Ces idées révoltent le jeune Du Camp, qui a de toutes autres idées, c'est-à-dire qui a des projets très remuants pour son retour, et qui veut se lancer dans une activité démoniaque. À la fin de l'hiver prochain, dans huit à neuf mois d'ici, nous causerons de tout cela, mon bon homme.

Je m'en vais te faire une confidence très nette, c'est que je ne m'occupe pas plus de ma mission que du roi de Prusse. Pour remplir mon mandat exactement il eût fallu renoncer à mon voyage. C'eût été trop sot. Je fais parfois des bêtises, mais pas si pommées. Me vois-tu dans chaque pays m'informant des récoltes, du produit, de la consommation ? Combien chie-t-on d'huile, combien goinfre-t-on de pommes de terre ? Et dans chaque port : combien de navires ? quels tonnage [s] ? combien en partance ? combien en arrivée ? dito-report d'autre part, etc, merde ! Ah non, franchement, je te le demande, était-ce possible ? Et après tant de turpitudes (mon titre en est déjà une suffisante), si on avait [fait] quelques démarches, que les amis se fussent remués et que le ministre eût été bon enfant, j'aurais eu la croix-tableau ! Satisfaction pour le père Parain. Eh bien non, mille fois, je n'en veux pas, m'honorant tellement moi-même que rien ne peut m'honorer. Si je vivais à Paris, que je tenusse [sic] à baiser des femmes et à faire le gentil, d'accord. Mais à Croisset, entre le père Caine et le père Defodon, à

quoi ça me servirait-il ?

La fin de *Melænis* ne m'a — ne nous a — point plu. Nous en avons été embêtés. On voit, vieux, soit dit entre nous, que tu t'es dépêché d'en finir : le défaut général, c'est d'être trop court. La situation demandait plus de développement ; c'est esquissé seulement. Je l'ai lue et relue, cette malheureuse fin. Mon avis est que c'est à refaire, c'est fâcheux parce que jusque-là ton œuvre allait toute droite et en montant, ça faisait montagne. Quant à l'épilogue, je n'aime pas la fin grotesque de tous tes personnages, Polydamas qui meurt d'un barbarisme, Coracoïdes qui se noie dans le bouillon, ni Commode dont ton auditeur romain connaît bien la fin. Polydamas surtout m'a déplu. Que Marcius meure d'une indigestion, très bien ; et c'est d'autant mieux que les autres mourront d'une façon différente. « Quant à Pantabolus il partit pour l'Afrique » et les deux vers qui suivent, très beau, raide et bon. Je n'aime pas le détail sur le nez de l'hôtelier. C'était bon une fois, dans le chant précédent, quand on a parlé de ce personnage et qu'il se trouvait là. Mais ici c'est forcé, et d'un goût peu riche. D'autant plus que deux strophes plus haut tu as déjà parlé de l'hôtelier : « [...] l'hôtelier fort discret... »

Je reprends du commencement :

« Oh ! je le sais trop bien ! dit-il avec effort,
C'est mon mauvais génie », etc.

Mais au contraire il semble qu'il doit être très étonné de rencontrer Melænis, à laquelle il ne pensait guère. Dans ce coup de théâtre (car c'en est un que la présence de Melænis à ce moment), tu te privas de l'effet du coup de théâtre même, à savoir l'étonnement de Paulus.

[Quant à] la strophe :

« Tu connais maintenant cette longue torture
Qui fait le jour sans joie et la nuit sans sommeil ;
Tu sais le sang qui bout à la lave pareil ;
La bouche qui frémit, la tempe qui murmure [...] »

« La bouche qui frémit, la tempe qui murmure » : romantisme de mélodrame, ça, mon bon homme, plus de gueulade que de sentiment ; ce n'est certainement pas cela qu'elle a dû dire.

La strophe :

« Elle avait dans la voix une musique étrange
Et Paulus écoutait, comme les matelots,
La sirène qui chante assise au bord des flots.
Depuis quelques instants, dans le ciel sans mélange,
Des nuages flottaient ainsi que des îlots,
Et parfois un éclair glissait comme une frange. »

jolie, quoique je n'aime guère « le ciel sans mélange ». Et puis pourquoi vient-il une tempête ? Est-ce parce qu'on va tuer quelqu'un ? C'est trop tragédie, trop exigé, tout crime doit se passer par mauvais temps, je le sais. Mais tu aurais pu, je crois, te dégager du principe. En somme, je n'aime pas ce feu du Bengale qui éclaire la fin.

Je continue avec l'insolence de l'amitié :

« Mais l'engourdissement [sur ses membres perclus]
Mais la froide sueur [...] »
Lourd, lourd.

« Des tonnerres lointains roulaient au fond des cieux. »
Beau vers du reste.

« Où prends-tu cette voix qui charme et cette flamme
Qui, dans tes longs regards, (jolie coupe) brille
[comme une lame ? »

C'est foutant qu'il n'y ait pas d'autre mot que « lame ».
Mais ce que je trouve mauvais, c'est ceci :

« Notre torche d'hymen, c'est la tempête ; au ciel
Nous fuirons : nous aurons quelque retraite ombreuse
Pour y faire, à nos cœurs, un exil éternel ! »

« Viens ! Qu'attends-tu ? partons ! Pour nos désirs immenses
Paulus, la vie est courte, et le monde est étroit ! »

Faux, faux. Est-ce antique ? N'est-ce pas d'hier ? C'est du Velléda, et tu mets cela sous Commode. Et puis, pourquoi se cacher ? Qui s'oppose maintenant à ce qu'ils vivent ensemble ? Melaenis ne doit-elle pas être parfaitement heureuse, puisque Paulus ne peut plus épouser Marcia ? Pourquoi alors

« Notre bonheur est fait de pleurs et de vengeances

Et cet amour terrible aura des violences

Pleines de volupté de délire et d'effroi » ?

Pourquoi le délire, pourquoi l'effroi ? effroi de quoi ?

J'avais compris, d'après ton plan, qu'à cette place Melænis triomphante entortillerait Paulus d'un dilemme serpentin (« puisque [...] viens avec moi »), si féminin et si logique que le brave homme ébranlé se serait dit : « Ma foi, c'est un bon coup », et s'en irait avec elle pour la baiser tranquillement ? Tu m'avais même parlé de l'effet comique du changement de disposition du cœur de Paulus. Il y avait là-dessus quelque chose à faire ?

« Sa voix tomba ; le vent soulevait la poussière,

La tempête grondait, et je ne sais comment

Mais leurs bouches en feu s'unissaient lentement [...]

Ces trois vers-là, très beaux très beaux.

« Tour à tour voilés d'ombre, ou baignés de lumière,

Ils se tenaient debout, sous le ciel écumant,

Et s'embrassaient tous deux couronnés du tonnerre ! »

Trop de tonnerre, trop pompeux.

Quant à la dernière strophe, je n'y vois rien à redire.

Voilà, mon cher monsieur, tout ce que j'avais à te dégomber d'opinions. Mon compagnon les partage. Si tu trouves que je suis hargneux, c'est que dans une œuvre aussi sévère que *Melænis* le plus petit défaut saillit, et que vous nous avez habitués à n'être pas indulgents, ô Altesse, et que les crottes de mouche paraissent plus sur la pourpre que sur la laine.

Maxime Du Camp trouve Gustave Flaubert indulgent dans sa critique.

Mon bon vieux, le vrai défaut de ta fin, c'est d'être trop courte et trop fouaillée. Il aurait fallu là quelque chose de simple et de largement déployé. Du reste console-toi, tu la referas, et tu la referas bien, je te le promets, j'en suis sûr. Nous reprendrons cela l'hiver prochain à Croisset, dans nos bons dimanches, auxquels je pense tous les dimanches.

Et la Chine, ça avance-t-il ? Feras-tu cet été une excursion à Londres, à Amsterdam et à La Haye ? C'est une affaire de quinze jours. Je crois que ça t'est indispensable.

La pièce que tu m'envoies sur le monsieur qui s'est cassé la tête à force de rimer est fort belle et très haute, surtout la fin, les deux derniers vers sont magnifiques. Envoie-moi ce que tu fais, tiens-moi au courant de la Chine.

Quand tu iras à Paris va chez ce brave Pradier. Passe aussi rue de la Paix, n° 2. Tu donneras de mes nouvelles et tu baiseras la dame du logis. Ça te fera plaisir et à moi aussi. C'est un joli coup.

Je pense bougrement à toi, va, grande canaille ; je te vois circulant dans les rues de Rouen, les coudes serrés, le nez au vent, avec la canne ; le chapeau gris, maintenant que nous sommes en été. À ce moment, 4 juin, deux heures et demie de l'après-midi, je te vois tournant le coin de la rue Ganterie à côté de la Crosse. À propos, voilà le grand moment qui approche. Ce sera décisif, et pour n'y plus revenir on va savoir enfin à quoi s'en tenir, le prix de discours français décidera tout. Je ne serai plus dans cette perplexité atroce qui me poursuit jusqu'au milieu du désert comme des djinns. Sera-ce Pigny ? Sera-ce Defodon ? Lequel ? C'est comme la bataille d'Actium, le sort de l'humanité en dépend peut-être. Je comparerais volontiers l'un à Catilina et l'autre à César, à moins que le premier ne devienne un Marius, et que dans le second ne se déclare plus tard un Sylla ! Qui sait, les meilleures républiques ont été ébranlées par des ambitions qui dans l'origine paraissaient moins dangereuses. Une action futile cache souvent un motif sérieux : Alcibiade fit couper la queue de son chien pour détourner l'attention des Athéniens. *Petrus et Paulus ludunt ; Vincis forma, vincis magnitudine ; Ludovicus rex ; Amo Deum.*

Doctior Peiro !

Ceci est un trait du jeune Du Camp,
à qui je venais de faire part de mes inquiétudes
sur la question de l'Occident.

Il paraît que l'établissement de bacheliers va bien et que tu fous la répétition avec succès. Tant mieux, tâche de gagner de l'argent et de bien vivre. C'est toujours ça. J'ai appris la chute de Huart. Il est comme Hugo. L'art ne

lui suffit plus. Il ne faut pas s'en plaindre : plus s'écartent les goujats et plus sa société sera choisie. Son départ de Rouen a-t-il changé quelque chose à ta façon de vivre ? Es-tu toujours dans le même logement ? Il paraît que le jeune Bellangé a pris ma mère en affection et qu'il lui multiplie les visites : à mon retour, s'il continue les siennes vis-à-vis de moi, je le fous à la porte sans pitié ! Tu peux le prévenir à l'avance que mon caractère s'aigrit, comme dirait le père Parain. Tu as donc revu cette bonne Rachel. J'aurais désiré des détails là-dessus : fais-tu beaucoup d'infamies ? As-tu regobé quelque chaude-pisse (notre drogman appelle cela des pisses-cottes) ? Donne-moi le plus de détails possibles sur tout, envoie-moi des volumes.

J'ai vu Thèbes, vieux ; c'est bien beau, nous y sommes arrivés un soir à neuf heures, par un clair de lune qui casse pétait sur les colonnes. Les chiens aboyaient, les grandes ruines blanches avaient l'air de fantômes et la lune, à l'horizon — toute ronde et rasant la terre — semblait ne pas bouger et se tenir là exprès. À Karnac nous avons eu l'impression d'une vie de géants — j'ai passé une nuit aux pieds du Colosse de Memnon dévoré de moustiques. Le vieux gremlin a une bonne balle, il est couvert d'inscriptions. Les inscriptions et les merdes d'oiseaux, voilà les deux seules choses sur les ruines d'Égypte qui indiquent la vie. La pierre la plus rongée n'a pas un brin d'herbe, ça tombe en poudre comme une momie, voilà tout. Les inscriptions des voyageurs et les fientes des oiseaux de proie sont les deux seuls ornements de la ruine. Souvent on voit un grand obélisque tout droit, avec une longue tache blanche qui descend comme une draperie dans toute la longueur, plus large à partir du sommet et se rétrécissant vers le bas : ce sont les vautours qui viennent chier là depuis des siècles. C'est d'un très bel effet et d'un curieux symbolisme. La nature a dit aux monuments égyptiens : « Vous ne voulez pas de moi, la graine du lichen ne pousse point sur vous, eh bien merde, je vous chierai sur le corps. »

Dans les hypogées de Thèbes (qui sont une des choses les plus curieuses et les plus amusantes que l'on puisse voir), nous avons découvert des gaudrioles pharaoniques, ce qui prouve, monsieur, que de tout temps on s'est damné, on a aimé la fillette, comme dit notre immortel chansonnier. C'est une peinture représentant des hommes et des femmes à table mangeant et buvant tout en se prenant par la taille et en faisant langue fourrée. Il y a là des profils d'un cochon charmant, des yeux de bourgeois en gouquette admirables. Plus loin nous avons vu deux fillettes avec des robes

transparentes, les formes on ne peut plus putains, et jouant de la guitare d'un air lascif : c'est bordel comme une gravure lubrique Palais Royal 1816. Cela nous a bien fait rire et donné à songer.

FIN